

ON S'ABONNE.

A LYON : rue de la Préfecture, n. 6, où les lettres et l'argent doivent être adressés francs de port.

Chez M. Baron, libraire, rue Clermont, et M. Chambet fils, libraire, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18, et chez tous les directeurs des postes.



Si je pique, j'attache.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Payable d'avance.

Pour 3 mois, 6 fr. ; pour 6 mois, 11 fr. ; pour l'année, 20 fr.

Pour les départements, 1 fr. de plus par trimestre.

Ce Journal paraît le jeudi et le dimanche.

Le prix d'insertion d'annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



L'ÉPÉE

Journal Industriel, Littéraire et des Théâtres.

REVUE THÉÂTRALE.

L'année théâtrale, commencée en 1834 sous de bien tristes auspices, va finir dans quelques jours. Que sera l'année prochaine ? Fixera-t-elle, sous le rapport de l'art, la position des théâtres à Lyon ? Car on doit l'avouer, jamais indifférence plus caractérisée ne présida à l'organisation de cette portion des gloires de notre cité ; l'existence des théâtres fut ballottée, marchandée comme une entreprise de maçonnerie et jetée presque à vau-l'eau. La stupeur dont les esprits étaient frappés, il y a un an, les laissa peu libres de juger et d'apprécier les différentes combinaisons sous lesquelles la question théâtrale passa comme dans une filière ; aujourd'hui sans être plus heureux, on est moins ému ; et plus calme, on pourra raisonner avec plus de justesse sur les avantages ou les inconvénients.

Comme ville à intérêts plutôt positifs qu'artistiques, Lyon est plus difficile à contenter sous le rapport des arts ; on se rend au théâtre moins par un goût déterminé, que pour y chercher une distraction nécessaire après de fatigantes occupations : on achète à la porte ses trois ou quatre heures de plaisir, mais on veut qu'il soit de bonne qualité et de bonne mesure, comme l'étoffe qu'on a fabriquée ou mesurée pour la vente.

Avec un ensemble remarquable dans le personnel surtout pour l'opéra et le ballet, un peu d'éclat dans la repré-

sentation et une variété habilement ménagée, on attirera toujours du monde au Grand-Théâtre : l'ordre et l'économie de nos négocians ne leur interdiront jamais cette distraction, pour eux la moins coûteuse, et qui dégénère si facilement en habitude pour un spectacle intéressant. La comédie et le grand drame s'adressant plus au goût et à l'esprit, qu'aux yeux et aux oreilles, sont moins écoutés ; cependant on ne saurait s'en passer, et dans ces deux genres, la médiocrité est rarement soufferte ; c'est qu'on juge ordinairement mieux ce qu'on ne juge pas souvent.

Le Gymnase veut de la gaîté sans licence ; le public de Lyon n'est pas graveleux, on pourrait même dire que, surtout celui qui fréquente le Gymnase, est moral et délicat. Le drame à effets convient aussi à ce théâtre, et en général, il est à remarquer que tous ceux qui présentent un enseignement utile, ou une conséquence raisonnable, sont le plus favorablement accueillis.

Du goût et du discernement, telles sont les deux qualités que doit principalement posséder un directeur. Mais pour qu'elles ne soient point illusoire, il faut qu'elles puissent se développer librement sans aucune entrave, qu'elles puissent compter sur des sujets non-seulement doués de talent, mais encore animés d'un bon esprit. Dans le choix de ces sujets, le goût et le discernement sont encore pour beaucoup, car c'est par eux qu'on apprend à comparer l'étendue d'un sacrifice, aux chances de prospérité que ce sacrifice doit assurer. Il faut d'abord réunir des talens ; car à Lyon surtout, le talent seul attire la

foule et dans les momens difficiles où les théâtres sont déserts, le talent a seul le privilège d'entretenir le feu sacré.

Les émigrations qui ont lieu sur nos deux scènes laisseront des regrets à effacer, et s'il y a compensation, le public sera satisfait : ainsi une basse-taille comme G. Blès, qui nous quitte pour Bordeaux ; une première chanteuse contr'alto, comme M^{me} Vadé-Bibre qui part pour Rouen avec son mari ; une gentille Dugazon, comme M^{me} Chambéry, que Nantes réclame ; un Martin comme Becquet, surtout depuis qu'il a soumis sa belle voix à une méthode réformatrice ; un ténor à la place de Dérancourt qui veut se reposer ; voilà les compensations que demande l'opéra. Le drame et la comédie en réclament aussi de difficiles ; M^{me} Meynier, M^{me} Valéry, qu'appelle le Théâtre-Français, premiers rôles remarquables ; M^{me} Adolphe, jolie perle d'ingénuité qui va briller à la porte St-Martin. Vadé-Bibre dont l'intelligence et la bonne tenue ont toujours été remarquées ; Germain, deuxième jeune premier rempli de zèle et d'excellentes dispositions, bien placé partout, drame, opéra, comédie. Dans le ballet nous signalerons Martin, second danseur, plein de grâce et de légèreté, qui est engagé à Marseille.

Au Gymnase, Rousseau qui a rempli pendant quatre ans l'emploi d'amoureux premiers rôles, chaque année avec plus de succès ; Henry qui s'est fait justement applaudir dans l'emploi de jeunes premiers comiques, engagé à Bordeaux ; Chambéry et Kimes, tous les deux comiques originaux ; le remplacement de ces deux artistes sera d'autant plus difficile que le public les a toujours accueillis avec plaisir. La création du rôle de l'avare par Chambéry restera long-temps comme type ; Kimes dans *Turialaf*, et Henry dans *Camilla* et *les Duels*, laisseront d'heureux souvenirs ; quant à Rousseau, nous aurions à citer beaucoup trop pour lui rendre toute la justice qu'il mérite.

Maintenant nous attendons les nouveaux sujets engagés pour l'année 1835, nous serons pour eux comme pour leurs prédécesseurs, juge impartial et fidèle.

A. F.

Musique.

Nous venons de recevoir l'*Abeille Musicale* dont M. Romagnesi dirige la composition avec ce goût éclairé que tout le monde lui connaît. Parmi plusieurs morceaux d'un véritable mérite, sous le double rapport des paroles et de la musique, nous avons distingué le *Grain de Mer*, romance due à la plume facile et gracieuse d'un jeune littérateur de notre ville, M. Cl. B. Antony Rénal.

La publication de M. Romagnesi devant intéresser ceux de nos abonnés qui goûtent et aiment la bonne musique, nous en rendrons compte le plus souvent possible.

Je ne puis plus aimer.

Heureux ceux qui pleurent !
(St.-MARTIN, év.)

Qui de mon cœur me rendra la jeunesse ?
Qui me rendra mes erreurs de vingt ans ?
Qui chassera la précoce vieillesse
Semant déjà sur mon front, la tristesse,
Les rides et les cheveux blancs?...

Je ne puis plus aimer, car de la vie
J'ai tout perdu : réalité, transport,
Illusions, mensonges, énergie,
Et chaque jour une source tarie
M'apprend le chemin de la mort.

Oh ! quand j'aimais cependant, que de craintes
Ont de mes nuits arrêté le sommeil.
Oh ! quand j'aimais... que de larmes contraintes
Gonflaient mon cœur, ou s'exhalaient en plaintes
Après un pénible réveil !

O vous qui sentez battre encore
Votre poitrine au nom d'amour ;
Vous dont le matin se colore
De ces beaux rayons de l'aurore,
Légers précurseurs d'un beau jour ;

O vous tous qui pleurez, n'est-ce pas qu'il est triste,
De consumer ses jours sans aimer, ni pleurer,
Sans nier Dieu comme un sophiste,
Sans l'adorer comme un trapiste,
Et sans le craindre et l'espérer !

Oh ! non, je ne puis plus aimer, car l'infidèle,
Qui dans des liens si doux avait su m'enlacer,
N'est plus là... Non ce n'est pas elle,
C'est une femme froide et belle
Qui près de moi vient de passer.

Laure... à ce nom, mon passé se déroule ;
Doux souvenirs d'amour et de bonheur ;
Rien ne me reste, aujourd'hui le temps croule
Sans m'arracher pour le présent qui croule
Une seule plainte du cœur.

Mais quelle voix se fait entendre?...
— « Un autre amour te guérirait,
« Tu trouveras femme au cœur tendre »...
— Dis-moi donc si tu peux me rendre
Ce passé qu'une autre m'a fait ?

NAP. AUG. CLÉMENT.

Lundi 20 avril, la représentation au bénéfice de M^{me} Adam clôra l'année théâtrale : *Être aimé ou Mourir* et *les Gants jaunes* ; voilà deux nouveautés qui nous sont promises, avec cela, un drame et surtout le juste intérêt qu'inspire la bénéficiaire ; la foule arrivera.

Histoire de Revenans.

IV

Je terminerai par le récit d'un événement dont j'ai été le héros dans un château de Moravie, château archi-gothique, vrai manoir à revenans. Je ne fus pas témoin d'apparitions de fantômes, mais je me trouvai dans une situation très-pénible, mon rôle fut très-désagréable. Hélas! au lieu de vous intéresser à mes peines, de vous attendrir à mes tribulations, je vais vous divertir peut-être à mes dépens. Je me résigne. La dame châtelaine me donna l'hospitalité pendant quinze jours. Un matin elle reçut la visite du général *** et de sa femme.

Après dîner, je rencontrai sur l'escalier une très-jolie femme de chambre : celle de Madame la générale. Je la suivis, et j'entraî en conversation avec elle. Elle me dit qu'elle allait voir la *chambre du capucin*. — Qu'est-ce que la chambre du capucin? — On la nomme ainsi parce qu'autrefois un capucin y a été enfermé et qu'on l'y a laissé mourir de faim. — Sans doute son fantôme revient dans cette chambre. — Oui, on dit que l'on voit quelquefois sa tête à la fenêtre. J'accompagnai la belle personne dont je devins subitement amoureux. Elle avait la clef de la chambre; elle ouvrit, je la suivis. La porte n'avait que trois pieds de haut. J'allais brusquer une déclaration d'amour; elle fut interrompue par une voix dans le corridor : Faniska! — C'était le nom de la reine éphémère de mon cœur. Faniska met un doigt sur sa bouche, me fait signe de rester, elle sort, la porte se referme : me voilà prisonnier.

Patience! espérance! J'eus le temps de prendre l'une et l'autre. Une heure se passe : Faniska ne revient pas. Une heure encore!... J'entends le bruit d'une voiture qui roule... Ah! grand Dieu! c'est peut-être le général, sa femme et Faniska qui partent!... Que vais-je devenir? Mourrai-je de faim, comme le capucin. J'avoue que je suis coupable d'avoir voulu enfreindre le sixième commandement : mais la punition est trop rigoureuse!

J'appelai, on ne m'entendit pas : la porte était trop solide pour que je pusse la briser.

Pendant que je suis dans cette cruelle situation, j'ai le temps de faire quelques réflexions : c'est en ce moment que je les fais; dans la chambre du capucin, ce n'est pas cela qui m'occupait.

Si jamais j'écris un roman, les aventures ne seront pas racontées par le héros. Si je lui faisais dire : Le feu prit à notre vaisseau, ou je montai l'échelle de la potence, ou je fus enfermé dans un cachot et condamné à mourir de faim. Le lecteur saura bien que l'infortuné n'est pas noyé, pendu ou mort en dévorant ses bras, puisque c'est lui-même qui raconte son histoire. Donc il s'est tiré du danger.

Si ce tragique événement vous était raconté par un autre, s'il vous disait : Voyez-vous ce pauvre jeune

homme appelant en vain, au secours! croyant voir l'ombre du capucin lui faire la grimace, etc. Vous frémiriez. Mais vous voyez le bonhomme héros de cette aventure : il se porte bien, donc il n'est pas mort en Moravie, il y a plus de vingt ans. Vous direz : c'est bien fait! pourquoi a-t-il voulu violer le sixième commandement? Pourquoi? parce que Faniska était charmante, et vous connaissez le raisonnement du Scapin de Molière : Que voulez-vous, Monsieur?... Les jeunes gens sont jeunes.

Il s'en tirera d'une manière ou d'autre. Mais comment? par un procédé très-ingénieux : il écrivit au crayon sur un papier : « Je suis enfermé dans la chambre du capucin. Venez m'ouvrir. » Attacha le papier au cordon de son chapeau, et jeta le chapeau par la fenêtre. Il fut ramassé : on vint le délivrer.

Il raconta que le vent avait poussé la porte : si je n'avais eu ni chapeau, ni crayon, comment serais-je sorti de là? — Et ma tête qui avait paru à la fenêtre de la chambre du capucin, n'avait-elle pas été vue par quelque paysan du village? Ma face n'avait-elle pas quelque chose de convulsif, de *contorsionné*? — Preuve à l'appui des apparitions du spectre du capucin!

Le soir, la fille de la baronne me dit : puisque vous aviez un crayon, vous auriez dû faire les couplets que je vous ai demandés pour la fête de maman. — Ah! Mademoiselle! c'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!

F.A.J...

GRAND-THÉÂTRE.

DERNIÈRE REPRÉSENTATION DE M. CAREY, PREMIER DANSEUR DE L'OPÉRA.

Annoncé dans un divertissement asiatique, M. Carey devait y danser un pas de trois arrangé par lui; M^{lle} Angélica et M^{lle} Elisa Guillermain étaient tout naturellement les deux partners sur lesquelles M. Carey devait compter. M^{lle} Angélica, seulement après le lever de la toile, a fait dire qu'elle ne pouvait danser parce qu'elle n'avait pas eu le temps d'étudier le pas; une semblable excuse de la part d'une danseuse comme M^{lle} Angélica, a dû paraître étonnante.... Le pas de trois a été dansé à deux : M^{lle} Guillermain a très-bien secondé M. Carey dont la grace et l'aplomb ont provoqué d'unanimes applaudissemens.

La Médecine sans Médecin et deux entractes n'ont pu calmer le mécontentement du public, et M^{lle} Angélica a dû en souffrir beaucoup à son entrée en scène dans le ballet de *l'Ile de Robinson*; la leçon a été trop sévère pour que nous ajoutions aux regrets de notre première danseuse par des réflexions quelle a faites sans doute elle-même. Nous ne rappellerons que les applaudissemens justement mérités par sa danse si gracieuse et si facile. M. Carey, dans un pas de deux avec M^{lle} Guillermain, a donné le bouquet d'adieu au public lyonnais. Espérons que ce jeune artiste à son retour d'Italie s'arrêtera encore quelques jours dans notre ville; il y retrouvera la même admiration et les mêmes applaudissemens.

LITTÉRATURE D'EAU DOUCE.

CHRONIQUES DE FLEUVES, DE RIVIÈRES, DE RUISSEAUX, DE LACS, D'ÉTANGS, DE MARES ET DE PIÈCES D'EAU.

I

Et vraiment je ne vois pas pourquoi l'eau douce n'aurait pas sa littérature comme la Méditerranée, l'Océan, la mer Caspienne, celle de Marmara et tant d'autres mers noires ou rouges, que les Fenimore-Cooper, les Eugène Sue, les Edouard Corbière, etc., etc., etc., ont célébrées en vers comme en prose? On se récriera sans doute contre l'infinité du sujet qui présente peu de ressources pour l'imagination. Que dire à propos d'une rivière dont on embrasse les deux rives d'un coup-d'œil? Quelles inspirations peut fournir un étau encombré de roseaux et peuplé de grenouilles? Que faire au bord d'un clair ruisseau quand on s'est désaltéré à son onde pure et qu'on a bâillé ou dormi à son doux murmure?

Ces objections sont plus spécieuses que raisonnables; faut-il donc toujours, pour remuer l'âme et réveiller l'esprit, des images gigantesques, un horizon sans fin, de monstrueuses baleines, des trombes, des écueils, de l'eau houleuse sur laquelle on meurt de soif? L'homme serait-il ainsi fait, que le bonheur facile ne fût plus pour lui du bonheur?... Mais à propos de littérature d'eau douce, je ne veux pas tomber dans les hautes questions philosophiques, j'arrive donc à ma première chronique, il s'agit d'une pièce d'eau *du cru*; quelque soit le discrédit dont les pièces du cru sont frappées, littérairement parlant, j'espère qu'on fera une exception en faveur de ma pièce d'eau.

C'est au Jardin des Plantes, dans la partie médiane de ces terres mouvantes réunies à grands efforts sur l'aride côteau de la *Déserte*: cette pièce d'eau est emprisonnée dans un bassin circulaire, du milieu duquel surgit sous la forme d'une asperge, une courte et grosse colonne à chapiteau doré formant un champignon percé de sept trous, d'où s'élancent en cadence, les jours de naumachie, sept filets d'eau du Rhône; cela seul est charmant et digne de l'admiration des bambins indigènes ou étrangers qui fourmillent autour de cette nouvelle Méditerranée en miniature: il ne manquait à la satisfaction de ces jeunes et intéressants promeneurs qu'un navire, *pour de bon*, cinglant à pleines voiles sur cette onde tranquille; hé bien, un homme, que dis-je?... plusieurs hommes, sans doute, et peut-être un corps constitué, tout entier, a deviné le désir de ces jeunes imaginations, et bientôt on verra dans le bassin du Jardin des Plantes un gracieux navire se balancer mollement sous l'aspersion onduleuse du champignon doré; déjà on peut admirer sa carcasse inclinée, livrée aux mains habiles des galfats et de gréeurs. Vous désigner la nature de ce bâtiment ne m'est guère possible, il est original par sa forme, comme la pièce d'eau et le jardin lui-même; je me rapelle seulement avoir vu quelque

chose de semblable dans une gravure représentant les *trirèmes* qui portèrent Enée chez Didon. Ainsi, autant que je puis hazarder mon opinion dans un sujet aussi important, le bâtiment qui va être incessamment lancé à la Méditerranée du Jardin des Plantes, serait une *trirème*. On fait au surplus des dispositions dignes d'une telle entreprise; le nautonnier choisi parmi les patrons d'eau douce les plus recommandables, étudie chaque jour son *Poivre* avec une attention scrupuleuse. On a retenu pour le lest la collection de la *Revue dite de Lyon*, moins sa caricature, à cause du sel qu'elle contient et dont la dissolution pourrait altérer la nature de la nouvelle Méditerranée du Jardin des Plantes. Les voiles de misaine et celles de perroquet seront formées avec des *Papillons*; les *coups d'ailes* de cette feuille pourront servir de rames dans les gros temps. L'*Athénée* tiendra le gouvernail, et pour jeter l'ancre, on aura le *Journal du Commerce*, comme se cramponnant le mieux à toutes sortes de choses.

Nous instruirons nos abonnés du jour où la *trirème* devra être lancée, et plus tard nous rendrons compte de ses voyages autour du... bassin.

A. S.



Imitation du Dante.

PURGATOIRE, Ch. viij.

Au laboureur dételant sa charrue
L'heure du soir promet un doux repos;
Mais l'exilé qui vogue sur les flots
Veille et gémit quand la nuit est venue :
Il se rapelle et cet heureux séjour
D'où l'éloigna sa voile fugitive,
Et ses amis qui pleuraient sur la rive,
Et ces adieux, peut-être sans retour.

Lorsque le soir la cloche du village
Du jour qui meurt semble pleurer la fin,
Sa voix plaintive émeut le pèlerin
Qui suit le cours de son pieux voyage.
Pour tous les siens priés de son appui,
Il offre à Dieu sa fervente prière;
Et ses enfans apprennent de leur mère
A la même heure à prier Dieu pour lui.

MARSOLLIER.

RESTAURANT.

GRANDE RUE MERCIÈRE, N° 56, AU FOND DE L'ALLÉE.

On sert à toute heure à la carte et au prix fixe : dîner à un franc vingt centimes, composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et à un franc cinquante centimes, la bouteille entière; déjeuner à quatre-vingt-dix centimes, composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain. On loue des chambres garnies au jour et au mois; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées, et on reçoit des pensionnaires.